

Soral et Dieudonné. Complotisme ou parrésia ?

PAR LES INVITÉS DE MEDIAPART
ARTICLE PUBLIÉ LE MARDI 17 SEPTEMBRE 2013

« *Professionnels de la communication, usant de tactiques sophistiquées pour se garantir audience et succès commercial* », Soral et Dieudonné constituent « *un phénomène important* », aux yeux du politologue **Hamdi Nabli** (1). Un paradoxe, « *dans la mesure où leur “pensée” est nulle* ». Démonstration.

Bannis des médias, ils défraient la chronique ; black-listés par les éditorialistes de « l'Establishment », ils occupent les esprits. Alain Soral et Dieudonné forment un duo comique jouant la carte du nihilisme pour faire rire d'un pouvoir risible, ou pour faire haïr une oligarchie détestable. Au vu des provocations de l'un et des prises de position de l'autre, ils représentent pour la République et ses valeurs un trou béant, un binôme dramatique que le pouvoir tente de sur-dramatiser (**Valls à La Rochelle**), dans le même geste nihiliste de fuite en avant qu'affectionnent les intéressés... Au couple tragique fait face le politique en panique !

Si le pouvoir panique, c'est que le couple formé par Soral et Dieudonné constitue un phénomène important. Le pouvoir a affaire à des professionnels de la communication, usant de tactiques sophistiquées pour se garantir audience et succès commercial ; ainsi, grâce à Internet, les black-listés des médias *mainstream* possèdent eux-mêmes une *puissance médiatique* – stratégie typiquement postmoderne : renverser le rapport de forces défavorable par l'usage de la technique. Techniciens de la communication, ils savent faire parler d'eux. La différence avec les publicitaires est qu'ils ne vendent pas directement un produit, mais qu'ils tentent de faire passer un discours, et que ce discours passe – notamment auprès des jeunes. Dans une société basée sur l'autocontrôle, l'autocensure et l'obéissance généralisée, Soral et Dieudonné s'évertuent effrontément à inculquer à leurs disciples/fans les vertus du politiquement

incorrect ; base de leur “ enseignement ” : il faut apprendre à désobéir – *considération intempestive : Soral et Dieudonné éducateurs.*

L'importance sociale de Soral et de Dieudonné est paradoxale, dans la mesure où leur “ pensée ” est nulle. Dans le cas du pamphlétaire, cela est problématique ; conceptuellement, Soral est un homme du XIX^e siècle : ses idées proviennent d'un univers mental dépassé. L'application de la méthode dialectique permet l'élaboration d'un discours hyper-simpliste et engendre un manque de nuance fatal à l'analyse (géo)politique. Sa principale dialectique repose sur l'opposition entre Empire (dominant) et nations (dominées). Or le terme d'Empire est ambigu.

Si l'Empire, de l'Antiquité à la Renaissance, était le cadre extensif d'une société de type aristocratique où régnait une hiérarchie naturelle juridiquement réglée (exemple parfait : la Rome des Césars), l'Empire, depuis les Temps modernes, est le cadre intensif d'une société de type démocratique où règne une égalité juridique naturellement dérégulée (exemple parfait : l'Amérique du dernier homme consommateur/jouisseur...).

Soral confond les deux, car l'Occident est la première victime de sa mondialisation et de l'uniformisation culturelle, et s'il a imposé *impérialement* son modèle capitaliste et déstructurant à travers la colonisation, ce modèle s'est ensuite diffusé sans force : les indépendances *nationales* ont débouché sur une course à la croissance et au développement *à l'échelleplanétaire*. L'« ère de la technique » (Heidegger), si elle a débuté en Europe, est désormais universelle.

En outre, l'opposition Empire/nations est factice : les Nations européennes modernes ont été *impériales*, les Empires modernes ont été *nationaux*. Entretenir cette opposition, c'est négliger le fait politique de toute la Modernité : la constitution d'États-*nations* visant la *domination* du monde. Soral joue la carte de la dialectique pour avancer qu'à présent les nations résistent à l'Empire, dit « américano-sioniste », sans s'interroger sur le fait que cet « Empire » soit le fruit de projets *nationaux* – le sionisme n'est-

il pas une forme de *nationalisme* ? Et qu'en est-il de la *Nation* américaine ? Et la Russie, vue par lui comme « nation résistante », ne se conçoit-elle pas comme un Empire en devenir ? Et la Nation même, concept typiquement moderne, n'est-elle pas la forme politique décadente qu'abhorrent les traditionnalistes (René Guénon, Julius Evola) que Soral encense par ailleurs ? Et le programme « Droite des valeurs/ Gauche du travail » de celui qui se dit marxiste n'est-il pas à mille lieues de la société sans classes, et ne s'inspire-t-il pas plutôt de l'ordre nietzschéen où la Civilisation aristocratique superpose une morale des maîtres (*valeurs* : Gloire et Honneur) et une morale des esclaves (*travail* : obéissance et servilité) ? Trop de contradictions.

Pis : la dialectique est la méthode même du pouvoir, qui par les antagonismes réglés qu'il fabrique (dominants/dominés) impose une grille d'intelligibilité composée d'oppositions factices (bien/mal). Soral utilise une arme conceptuelle typique du simulacre de second ordre – la rationalité dialectique – pour lutter contre un système qui a déjà mué en un simulacre de troisième ordre, une simulation – il n'y a désormais plus de sens, ni de grande référence comme « le Pouvoir » (Jean Baudrillard, *L'échange symbolique et la mort*). C'est là toute sa faiblesse, le fait qu'il soit si inconséquent intellectuellement : il a loupé le tournant idéal du postmodernisme. En fait, Soral est un phénomène social hybride, de facture postmoderne, car utilisant le moyen viral de la simulation numérique, mais à contenu moderne, car véhiculant des messages dialectiques d'un autre temps. Sa ruse consiste à utiliser son talent rhétorique pour cacher ses contradictions.

Son entreprise relève d'une psychologie primaire des intentions, présupposant l'existence d'une intention maléfique : derrière chaque événement se cache un pouvoir mystificateur, un esprit malfaisant ou un génie... un démon (juif), une grande puissance (l'Amérique). « Mentalité primitive », au fond (Lucien Lévy-Bruhl). La psychologie primaire des intentions est aussi la « psychologie du prêtre » guidant le troupeau (Nietzsche, *Généalogie de la morale*) :

« le prêtre est celui qui fait dévier la direction du ressentiment » en identifiant *une* cause à la souffrance – à la différence près que Soral adopte une posture réaliste adaptée à notre monde déchristianisé : il ne dit pas « moi, pauvre créature terrestre, j'ai *péché* », mais : « moi, ancien du Parti communiste, j'ai *souffert*. » Normal que Soral utilise la dialectique : dans son *Crépuscule des idoles*, Nietzsche conçoit cette méthode comme *la* technique permettant l'expression du ressentiment plébéien.

Pensée unique et théorie du complot forment la matrice discursive grâce à laquelle deux fictions, « le pouvoir » et « la résistance », subsistent. Les “complotistes” renforcent le système : leurs discours accréditent la chimère d'une élite manipulant le monde et donnent ainsi au « pouvoir » une capacité – la prise de décision – qu'il n'a pas, une existence qu'il a perdu au profit du *hasard*, de *l'incertitude* et de *l'indétermination* qui gouvernent le monde. Dans les faits, les pouvoirs politiques vacillent, le Pouvoir mondial n'est nulle part. C'est donc une chance que les “complotistes” existent, pour les élites : en leur imputant tous les faits (crises, guerres et catastrophes), ils leur donnent une légitimité introuvable, du moins une responsabilité qu'elles n'espéraient plus.

La théorie du complot résonne comme le *discours des exclus de la représentation*. Soral et Dieudonné ont été écartés de la société du spectacle ; dès lors, ils représentent ceux-qui-ne-sont-pas-représentés. Si la dérision est une fin en soi pour Dieudonné, elle est un moyen pour Soral, qui tente une rationalisation de l'entreprise *pataphysique* de son acolyte – qu'est-ce que l'antisionisme pour un bouffon, sinon une solution imaginaire au sens de Jarry ? Avec Soral, le geste du bouffon s'articule autour d'un discours “rationnel” et lui enlève une partie de sa frivolité, *donc de sa dangerosité*. La part irrationnelle du burlesque suffit largement à déstabiliser le système, alors que la théorie du complot comme dialectique permet au système d'agencer sa pensée unique sur une contradiction sur laquelle elle peut s'appuyer. Le bouffon tournant en dérision le logos a la force dionysiaque de dissoudre en pensée tous les rapports de pouvoir ; Soral croit trop en l'opposition entre le frivole et le sérieux, alors

que celle-ci a disparu : pas plus risible qu'un homme politique ; Dieudonné l'a compris : il manie l'humour tragique, qui fait mourir de rire le dieu Logos.

Ce qui est fascinant chez Soral, c'est l'impression qu'il veut donner de *posséder la vérité*, c'est cette folie de celui qui a *une certitude* concernant la vérité relative à la *politique mondiale* !... Cette velléité constitue la base de la « domination charismatique » (Max Weber) qu'il exerce sur les jeunes de son Club. Comment la psychologie primaire des intentions (« derrière tout fait se cache un démon »), qui devrait entraîner un fatalisme absolu, conduit-elle à l'agitation et à la propagande ? C'est que cette agitation et cette propagande ne visent aucun but particulier, aucun objectif concret : elles trouvent leur finalité en elles-mêmes. Autrement dit, Soral partage avec Dieudonné le sentiment tragique de l'anti-eschatologie politique : il n'existe pas de finalité heureuse à l'acte « critique », juste un sentiment de pouvoir supporter l'insoutenable lourdeur de l'être. D'ailleurs, le complotisme a quelque chose de tragique ; son credo dogmatique est : *la fin de l'Histoire (le nouvel ordre mondial comme happy-end) est un complot ourdi par les gagnants de la guerre froide ; or il faut que l'Histoire (c'est-à-dire la tragédie) continue !*

Si la « pensée » de Soral et de Dieudonné est nulle, elle l'est aussi au sens où « **l'art contemporain est nul** » (Baudrillard). Révélatrices de l'indistinction postmoderne entre réalité et fiction, les théories complotistes proposent une réalité (éco-stratégique, géopolitique) qui est une fiction inventée par des scénaristes, « les maîtres du monde », dont l'objectif est que leur fiction devienne réalité... Le monde ready-made. Dès lors, déjouer le complot consiste à dénouer l'ordre du réel (la nation et ses singularités...) de l'ordre du virtuel (le gouvernement mondial). Chez Soral, cette dé-liaison prend la forme hyper-archaïque de la dialectique : les nations *contre* l'Empire. Chez Dieudonné, la lutte prend la forme d'une confusion entre l'homme de spectacle et le personnage de fiction : dans *Cocorico*, un sans-papier se voyait annoncer que « [sa] vie est un combat perdu d'avance... » Humour noir et nihilisme jouissif... « Le comique, c'est une attente qui se résout dans

le néant, qui se dissout en rien » (Kant). Dans l'un de ses sketches, Dieudonné demande « c'est quoi ta nationalité ? » à un pygmée rencontré par hasard ; « la forêt » répond ce dernier. « La jouissance [du rire], c'est la désagrégation du logos répressif » (Jean Baudrillard, *L'échange symbolique...*) ; Socrate à Saint-Tropez n'a qu'à bien se tenir.

Les cyniques de l'Antiquité pratiquaient la *parrésia*, le franc-parler (Michel Foucault, *Le courage de la vérité*). Cette pratique a eu un écho dans l'histoire culturelle – ses dernières manifestations notables furent le dandysme, l'anarchisme révolutionnaire et le mouvement punk. Le phénomène « Soral et Dieudonné » pourrait constituer une réactivation de cette pratique, à une époque marquée par le retour de la morale ; or « au regard de la morale et des mœurs, la gauche a pris le relais de la droite » (Baudrillard, *L'échange symbolique...*) ; pas étonnant que l'immoralité se soit déplacée à l'extrême droite. L'instrumentalisation des thèmes de l'extrême droite (nationalisme, immigration, racisme, etc.) joue, à une ère post-politique où ces thèmes sont caducs, le rôle de *capteur d'immoralité*. Alors que l'intégration des fils d'immigrés s'effectue lentement mais sûrement, les Éric Zemmour, les Élisabeth Lévy et tous les décomplexés de France, sous le sceau de la libre pensée, de l'immoralisme et de Philippe Murray (le pauvre, s'il savait...), se permettent d'exprimer des opinions politiques tendancieuses dans une posture faussement courageuse : leur cible, l'islam, est l'entité la moins forte dans le rapport de forces actuel, et le système tout entier use de la peur de l'islam comme stabilisateur social factice. Soral s'attaque à une entité plus puissante selon lui ; et comme l'explique Finkielkraut, « [Soral] n'est pas un tricheur ; il [joue] carte sur table ; il [affiche] ses terrifiantes convictions » (Enquête&Débats, 26 avril 2011). C'est l'alliance entre la *conviction* de dire la vérité et *l'affichage* ostentatoire de cette soi-disant « vérité » qui forme précisément l'idiosyncrasie du parrésiate – mais Soral se dit rationaliste, alors que le cynique

est plus sceptique, voire nihiliste, qui ne croit pas même en une quelconque vérité : la psychologie de Dieudonné se rapproche de ce type.

L'exclusion de Soral et de Dieudonné de la scène socio-médiatique fait qu'ils incarnent automatiquement une forme de courage, sans même qu'ils n'aient à entreprendre d'actions grandioses. En effet, la simple critique d'Israël et de sa politique constitue un exercice fort périlleux (P. Boniface), et avec la loi Gayssot, le négationnisme est quasiment une expérience-limite. Pour le comique se présentant comme le bouffon du Roi, la tentation est grande de remettre en cause avec le sourire l'évènement capital du XX^e siècle et d'attaquer l'État qui en est pour partie issu : il ne s'agit pas de surmonter la contradiction par la dialectique (Hegel), mais de transgresser la limite (Bataille) par le courage du franc-parler (Foucault) ; l'effet comique est rendu facile par cette loi mémorielle : elle impose le regard de l'État sur l'Histoire. En gros, avec Gayssot, pour lutter contre le fascisme, on interdit de penser – après la drôle de guerre contre les nazis sous la III^e République, la drôle de lutte contre le fascisme sous la V^e : pour un humoriste nihiliste, c'est du pain bénit.

En réussissant à additionner la mise en jeu de sa mort médiatique (martyrologie) et l'appropriation des armes de la puissance dominante (Internet), Dieudonné a acquis « l'esprit du terrorisme » (Baudrillard), reposant sur l'alliage entre le marketing et le scandale. Normal que le politique panique : Dieudonné et Soral se logent au cœur même du système. Le 11-Septembre n'a pas provoqué de panique, car le coup fut vécu comme provenant d'un dehors absolu, alors que la panique est un mal de l'intérieur (Jean-Pierre Dupuy, *La panique*). Le succès qu'ils rencontrent dans leur utilisation d'Internet, outil-symbole par excellence du système, fait de Soral et de Dieudonné des “ maux du dedans ”, générés par le système lui-même et qu'il ne pourra sans doute jamais contrôler ; il y a potlatch numérique, échange don/contre-don (Marcel Mauss) : à la technique comme idéologie répond la critique de l'idéologie dominante

par la technique. Évidemment, le résultat de cette “ critique ” ressemblera au palmarès de Soral en tant que boxeur – un combat, une défaite.

(1) Dernier ouvrage paru : *L'(in)égalité politique en démocratie*, Paris, Fondation Jean Jaurès, 2013